



dossier

Un conte esmerveillable : Le Borametz, l'agneau dans la citrouille et la laine marine

Jean-Loïc LE QUELLEC

Parmi les animaux qui retiennent l'attention des anciens naturalistes, il en est un qui n'apparut guère que dans les traités de botanique: c'est «l'agneau tartare» ou *agnus scythicus* (fig. 1), également appelé *barometz* (ou *borametz*), terme qui apparaît pour la première fois dans les *Exoticae Exercitationes de Scaliger*. Cet être mythique mêlant les règnes animal et végétal au même titre que la mandragore, compte au nombre des «plant'animales» ou «zoophytes» énumérés en 1605 par Claude Duret dans son *Histoire admirable des plantes et herbes esmerveillables et miraculeuses en nature* (fig. 2). Selon lui, du nombril de cette «plante animale» sortirait «une tige ou racine par laquelle, ainsi qu'une citrouille, ce Zoophyte [...] estoit fichée ou attachée dedans le solage de la terre et que tant que la longueur et grandeur de ceste tige ou racine se pouvoit estendre, ce Zoophyte ravissoit et dévoroit en rond tout ce qui estoit près de luy». À l'appui de cette description, Claude Duret cite celle de Sigismond Liber, selon lequel «es environs de la mer Caspie, il est certaine semence comme la graine de melon [...] de



Es bringein Wunderkraut sehr fern aus Tartar Land/
(Das einem Lamme gleiche) mit unter eüre pflanzent/
Ihr bringer vielcr frucht: so wenig hier bekant/

laquelle plantée en terre naist une plante qui ressemble à un agneau, et devient haute de deux pieds environ, et s'appelle, en langue du pays, Borametz, qui vaut autant à dire petit agneau. Ce n'est pas sans cause que ce Plante animal a tel

Fig.1: «L'agneau tartare», tel que représenté en 1646 par Mathieu Mérian.



Fig.2: Le Borametz de Scythie, d'après *l'Histoire admirable des plantes esmerveillables* de Claude Duret (1605).

nom, car il a une teste, des yeux, des oreilles, et toutes autres parties comme un agneau nouvellement né : outre plus, il a une peau fort déliée dont plusieurs en ce pays là se servent pour doubleure à leurs accoustrements de feste [...]. Ce Plante animal avoit du sang et point de chair; mais au lieu de chair, il a certaine matière qui ressemble à la chair des écrevisses, mesmes des ongles qui ne sont pas des cornes comme celles d'un agneau, mais faites de certains brins et poils d'herbes et disposés comme le Pied fourchu de l'agneau vif [...]. C'est une plante douce à merveille et fort appétée des loups et autres animaux vivants de proie».

Cet étonnant agneau végétal sera souvent mentionné ensuite, par exemple dans *Le Mariage des Fleurs (Fratrīs ad Fratrem de Connubis Florum Epistola prima)* publié en 1798 par un certain «*Mac-Encrae Hybernus, Medicinae doctor*», généralement appelé «*Démétrius de La Croix*», nom qui cache sans doute l'identité de Jacques Trant, médecin

de la faculté de Paris: «*Ceux qui naviguent sur la mer Caspienne [...] voient avec étonnement un fruit merveilleux nommé Borametz. Il est élevé sur une haute tige, il a quatre pieds, une toison, deux cornes de laine, deux yeux et une queue; les paysans de Moscovie croient que c'est un animal vivant, qui dort tout le jour sur sa tige, et qui en descend la nuit, pour brouter l'herbe qui est sèche et déracinée autour de lui. Sa chair est semblable à l'ambrosie, son sang est rouge et préférable aux plus excellents vins; et si ce fruit pouvait marcher, et demander du secours contre les loups qui viennent le dévorer, on pourrait dire qu'il est un véritable agneau, et que toutes les collines de ces pays sont couvertes de moutons en vie*» (fig. 3) 1.

Selon Jean Struys 2, cet animal est un zoophité («*plante animale*») qui s'appelle *baranet* ou *bonaret*, et les Tartares en feraient grand cas, car «*la plupart le gardent avec soin dans leurs maisons*».

Les premiers doutes à propos de l'existence de ce monstre ont été formulés dès 1557, date à laquelle Girolamo Cardano de Pavie faisait remarquer, dans son *De Rerum Natura*, qu'il est physiquement impossible de vivre de cette manière, pour un animal doté d'une circulation sanguine: si l'agneau de Scythie avait du sang, il lui fallait bien avoir un cœur, et ce dernier ne pouvait tirer son énergie du sol. Ces doutes furent confirmés au XVII^e siècle par le célèbre voyageur Kaempfer, qui supposa que le borametz aurait pu résulter de la méconnaissance de l'origine véritable de l'astrakan, cette méconnaissance ayant pour cause une incompréhension de la langue

1. Traduction citée par Avallon, s.d., p. 28-29.

2. Cité dans Collin de Plancy 1863 :473.

des commerçants... peut-être entretenue par les trafiquants de laine eux-mêmes.

En 1698, un célèbre botaniste, Sir Hans Sloane, présenta à la Royal Society de Londres un curieux objet qui lui avait été envoyé d'Inde par le Dr Buckley, et qui est maintenant conservé dans le département de botanique du British Museum (fig. 4-5). En réalité, ce spécimen désigné comme «*Agnus Scythicus vegetabilis*» provenait de Chine, et c'était un rhizome de *Cibotium barometz* (L.) J. Smith, taillé en forme de quadrupède. En 1725, le Dr Breyn, de Danzig, rédige un traité en latin, intitulé *Dissertiuacula de Agno Vegetabili Scythico, Borametz vulgo dicto*, dans lequel il conclut également que le Borametz était une plante: «*Un homme instruit et observateur, passant par notre ville [Dantzig] à son retour d'un voyage en Moscovie, a enrichi mon Museum avec un de ces" Agneaux de Scythie "... Il mesurait environ six pouces de long, et avait une tête, des*

oreilles, et quatre pattes. Sa couleur était celle de la rouille, et il était partout couvert d'une sorte de duvet, comme les fibres des peluches de soie, sauf sur les oreilles et les pattes, qui étaient glabres, et d'un roux un peu plus foncée. En l'examinant attentivement, j'ai découvert que ce n'était pas une production animale, ni même un fruit, mais plutôt le rhizome ou la tige de quelque plante, à laquelle on avait artistiquement donné la forme d'un quadrupède» 3.

La *Flora cochinchinensis* publiée en 1790 par le savant Loureiro, confirme que «*Le Polypodium borametz pousse dans les collines boisées de Chine et Cochinchine. Nombre d'auteurs ont écrit sur l'agneau de Scythie, ou Borametz, la plupart d'entre eux de façon légendaire. Notre plante n'est pas un fruit, mais une racine à laquelle, avec un peu d'adresse, on peut facilement donner la forme d'un petit chien, et ainsi l'appellent les Chinois, qui ne lui donnent pas le nom d'agneau*» 4.

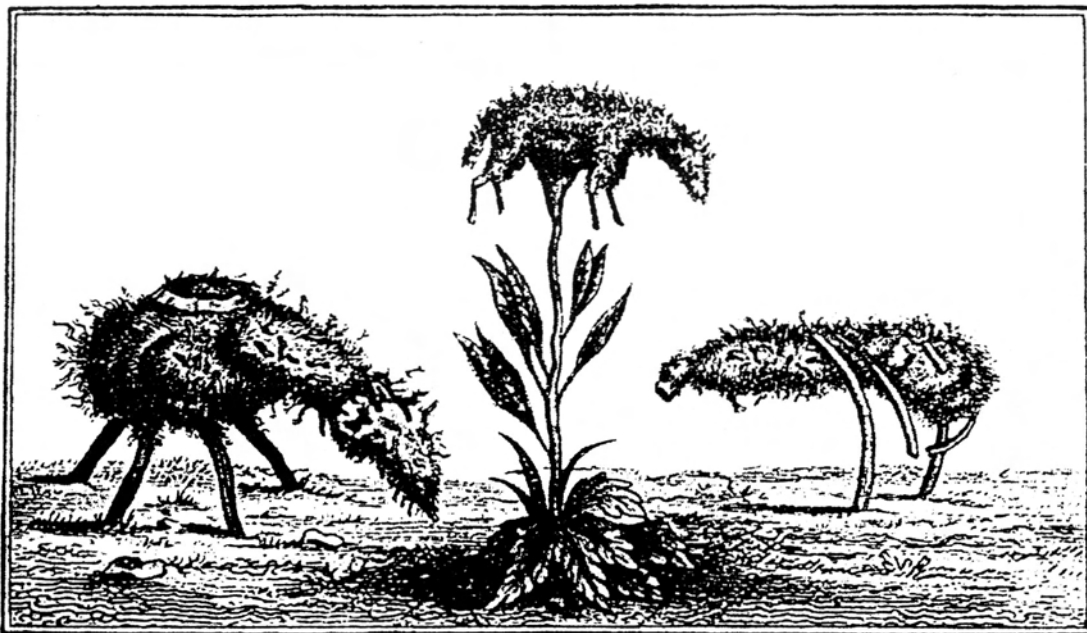


Fig.3: Frontispice du *Mariage des Fleurs* de D. de la Croix (1798).

3. Cité dans Vickery 1995 :380.
4. Cité dans Exell 1932: 198 (ma traduction)

Fig.4 : Le rhizome de *Cibotium barometz* (L.) envoyé d'Inde au botaniste Hans Sloane, en 1698, et actuellement conservé au département de botanique du British Museum.

Fig.5 : *Agnus Scythicus vegetabilis, Borametx dictus*: gravure représentant le spécimen de *Cibotium barometz* de Sir Hans Sloane.



Au cours du XVIII^e siècle, l'idée s'est peu à peu répandue que ce « *zoo-phyte* » relevait donc plus de la fable que de la zoologie ou même de la botanique; car, depuis l'étude du Dr Breyn, on tenait pour fermement établi que les *Borametz* des cabinets de curiosités occidentaux n'étaient que d'habiles bricolages réalisés à partir d'une plante inconnue, ultérieurement identifiée comme une variété de polypode dont le rhizome, recouvert d'un épais duvet doré, pouvait faire songer à de la laine. Lorsque, de plus, ses racines soulevaient cette partie de la plante au-dessus du sol, l'ensemble évoquait inmanquablement un agneau.

Au XIX^e siècle cette explication fera loi, et le *borametx* n'apparaîtra plus dans les dictionnaires qu'à titre de curiosité... exit l'agneau de Scythie, il ne restera désormais plus, dans les flores et les encyclopédies, qu'une plante nommée *Polypodium borametx* L.

Mais les choses ne sont peut-être pas si simples. Tout d'abord, il est évident que le texte de Scaliger,

démarqué par la plupart des auteurs qui ont parlé après lui de l'agneau de Scythie, comportait une cacographie pérennisée par tous ceux qui l'ont cité: il aurait fallu écrire *baranetz*, car le terme russe original remonte au mot *baran* «mouton», *barachek* signifiant quant à lui «astrakan» 6.

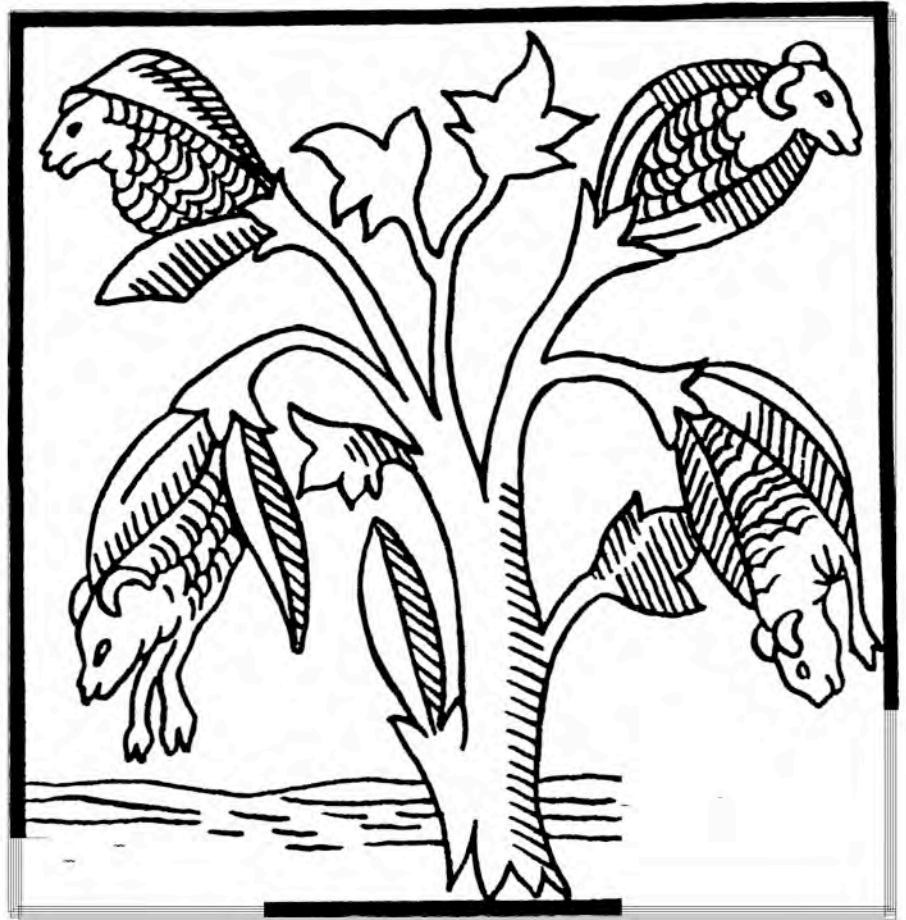
Ensuite, Henry Lee a rédigé en 1887 un ouvrage entièrement consacré à ce problème, et dans lequel il doute de la validité des explications faisant appel au bricolage d'un polypode asiatique, dans la mesure où elles ne concordent guère avec les récits des voyageurs de la Renaissance. Il préfère penser que la fable serait née de descriptions du coton par ces explorateurs et, effectivement, l'illustration donnée par Mandeville n'est pas sans évoquer cette plante (fig. 6). Du reste, des auteurs de l'Antiquité, comme Hérodote et Théophraste, avaient cité le cotonnier en affirmant qu'il portait des toisons surpassant celles des moutons, et dont se vêtaient les habitants de l'Inde. Or le mot grec utilisé par Théophraste était mēlon, qui

5. V. de Bomare, 1765 : Dictionnaire raisonné universel d'histoire naturelle contenant l'histoire des animaux, des végétaux et des minéraux, Paris, Didot et al., s.v. «Agnus scythicus».

6. L.V Scerba et M.I. Matoussevitch, Dictionnaire russe-français, Moscou, Encyclopédie Soviétique, 839 p. (p.29).

désigne aussi bien la «pomme» que le «mouton », ce qui avait permis d'anciennes interprétations évhéméristes faisant des Hespérides des gardiennes de «moutons» et non des fameuses «pommes d'or» 7. Selon l'hypothèse de Lee, ce double sens sur le mot mêlov aurait pu jouer un rôle similaire dans la genèse de la légende... mais cette hypothèse demeure non prouvée, et elle ne rend pas compte du fait que, dans le texte de Sir John Mandeville, il était apparemment question d'un fruit comestible ressemblant à un «*petit agneau sans laine*». Sans compter qu'elle nous laisse encore bien loin de l'image d'un animal enraciné par le nombril. Et qu'on ne peut guère croire qu'en plein XIIIe siècle, le cotonnier ait donné naissance à une telle fable, car on connaissait alors fort bien l'origine du coton, et la manière de le produire. On ne saurait expliquer par les textes d'Hérodote et de Théophraste, une légende médiévale qui, visiblement, a d'autres sources... Comme souvent, ce type d'explication ne constitue qu'une rationalisation tardive, une élaboration réductionniste encore plus incroyable que la légende qu'elle est supposée élucider.

De plus, il existe des récits bien antérieurs à ceux qui viennent d'être cités, et qui évoquent un être tout à fait semblable au *Borametz*. Dans un commentaire à la mishna *Kilaim* (VIII,5), le rabbin Siméon de Sens, mort vers 1235, invoquait l'autorité de rabbi Meir, fils de Kallonymos de Speyer, pour rappeler l'existence de l'animal légendaire nommé Yedua «*Une sorte de large tige jaillit d'une racine enterrée, et porte cet animal [...] qui a tout l'aspect d'un être*



humain sous le rapport du visage, du corps, des mains et des pieds. Mais son nombril est attaché à la tige qui pousse du sol. Aucune créature ne peut approcher à portée de cette tige, sans qu'il s'en saisisse et la tue. Il dévore l'herbe poussant à sa portée, tout autour de la tige 8. Le commentateur ajoute que personne n'ose s'en approcher pour le capturer, mais qu'on peut s'en emparer en fléchant sa tige jusqu'à la rompre, de manière à faire mourir cette créature, dont les os sont utilisés pour des opérations magiques.

En Chine, dans le *Kiu Tíang shu*, ou «*Annales de la Dynastie Tíang*» (618-906), il est rapporté que dans le pays de *Fu-lin* (Syrie), «*il y a des agneaux (yang kao) engendrés par le sol. Les habitants attendent qu'ils*

Fig.6 : «L'agneau végétal», selon une gravure illustrant le livre des voyages de Sir John Mandeville.

7. J. -L. Le Quellec & B. Sergent 1995, *La Pomme, contes et Mythes*, Paris / Chevilly-Larue, Société de Mythologie Française/Maison du Conte, p. 23.

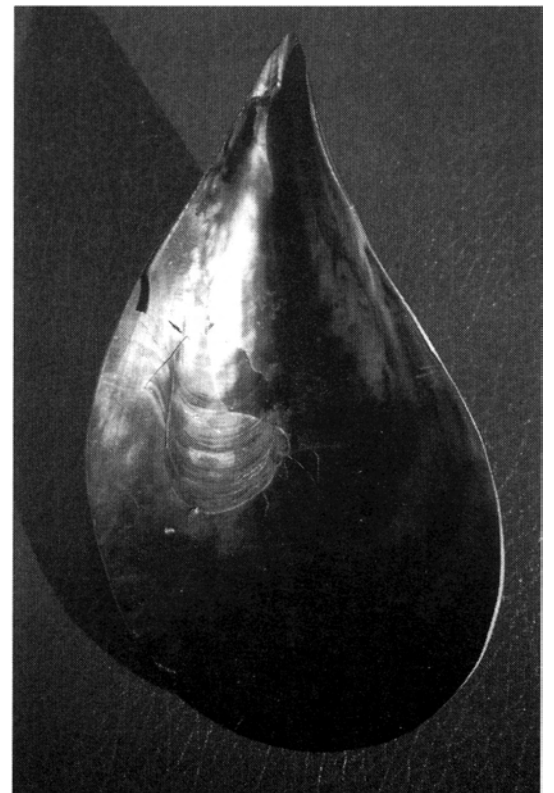
8. Cité dans Exell 1932: 195

poussent, puis construisent des clôtures autour d'eux pour empêcher que les bêtes sauvages ne se précipitent pour les dévorer. Le cordon ombilical de ces agneaux est relié à la terre et, quand on le coupe, ils meurent. Revêtus de cuirasses et montés sur des chevaux, les gens battent du tambour pour les effrayer. Les agneaux crient de peur, et finissent par rompre leur cordon ombilical. Ils partent alors à la recherche d'eau et de pâturages» 9. On dit aussi à cette époque que «si vous mettez dans la terre le nombril d'une brebis et si vous l'arrosez avec de l'eau, il en sort un petit agneau. L'animal pousse quand le tonnerre gronde»¹⁰. Une autre version de la légende a été publiée en 737 par Chang Shou-tsie; dans ses commentaires sur les mémoires de Se-ma Ts'ien : «Au nord de Ts'in, dans un petit canton qui en dépend, il existe des agneaux qui naissent spontanément du sol. Attendant le moment où ils sont prêts à en sortir, les gens construisent des clôtures autour d'eux, à cause de la crainte qu'ils soient que des bêtes sauvages les dévorent. Leur cordon ombilical est attaché à la terre et sa rupture cause la mort de l'animal. Des instruments sont donc battus pour effrayer ces agneaux qui hurlent de terreur, si bien que leur cordon ombilical finit par casser. Ils se mettent alors à la recherche d'eau et de pacage, en formant des troupeaux» 11.

Commentant ces textes après avoir établi que le pays de Ts'in est sans doute en réalité *Ta Ts'in* (l'Orient hellénistique), Berthold Laufer a montré qu'à l'époque hellénistique, un autre animal pouvait être rappro-

ché de l'agneau végétal. Il s'agit de la pinne (*Pinna squamosa*), coquillage bivalve qu'Aristote donnait déjà comme exemple de créature intermédiaire entre l'animal et le végétal: enracinée comme une plante et incapable de se déplacer, la pinne était dite mourir si on l'arrachait de force (fig. 7). Or la pinne produit, comme plusieurs espèces de moules, des filaments qui étaient utilisés pour fabriquer le *byssus*, précieux tissu arachnéen qu'on disait fait de «laine de mer». C'était là une expression grecque apparue au second siècle sous la plume du sophiste Alciphron, et passée en arabe (*sûf el-bahr* : dans Ibn al-Baytâr au XIII^e siècle), ou en chinois (*hai si pu*) dans les annales déjà citées. De là à imaginer que cette laine était fournie par des moutons marins, il n'y avait qu'un pas, suivant un type d'association dont témoigne encore l'expression italienne *lana pesce* «laine de poisson», en usage de nos jours

Fig.7 : De nos jours, les bivalves du genre «Pinne» sont vendus comme objets décoratifs exotiques dans les magasins de souvenirs.



9. Cité dans Laufer 1915 :115.

10. Baltrusaitis 1993 :127.

11. Cité par Chavannes, dans T'oung Pao, 1907 :183.

pour désigner les sécrétions filandreuses des mollusques. Ainsi s'explique que, depuis Istakhri en 951, divers auteurs arabes médiévaux ont cru à l'existence d'un mystérieux animal sortant de la mer à certaines périodes déterminées de l'année pour se frotter contre les rochers du rivage, où il laissait une laine soyeuse et dorée. On en vint à penser que la pinne abandonnait volontairement sa laine sur le bord de mer, afin de la livrer aux humains pour sauver sa propre vie. Mais le botaniste et voyageur arabe Ibn al-Baytâr cite dans son *Traité des simples*, à l'entrée *sûf el-Bahr* («laine marine») un passage de son maître Abu-l-Abbâs, selon lequel «*Elle est contenue dans un coquillage, grand comme la main de l'homme, se terminant en pointe et de forme légèrement allongée, ressemblant au bec d'un oiseau. [...] Les habitants des parages où l'on fait la pêche de ce coquillage m'ont raconté qu'un animal marin, un crustacé, s'en empare; qu'il l'épie dans les bas-fonds aussitôt que la laine s'en échappe, qu'il se jette dessus et s'en nourrit, à l'exclusion de tout autre animal*»¹²; ce crustacé est bien connu des naturalistes: c'est le pinnothère, petit commensal qu'on trouve souvent dans les moules. L'idée sous-jacente à ces légendes, c'est donc finalement que la pinne, effrayée par ce crustacé, préfère abandonner sa laine au profit des hommes.

D'où une ingénieuse hypothèse de Berthold Laufer, selon laquelle les plus anciennes versions chinoises de la légende auraient été inspirées par les rapports des anciens encyclopédistes arabes: les crustacés mentionnés par ces derniers, épiant l'animal

producteur de «laine marine» pour se jeter sur lui, seraient devenu les cavaliers caparaçonnés des annalistes chinois, terrorisant le pauvre «agneau végétal», alors que le byssus par lequel se fixe le bivalve aurait été compris comme un «cordon» ombilical¹³. Les deux récits n'en formeraient donc qu'un, rapporté en «clé» tantôt marine, et tantôt terrestre, et nous aurions là l'origine ultime de la légende du Boramez.

Mais, une fois de plus, les choses ne sont peut-être pas si simples. En effet, le texte rédigé par Rabbi Siméon (cité plus haut) précise que la créature nommée *Yedua* n'est autre que «l'homme de la montagne». Il est alors permis de supposer que le Talmud fait ici allusion à «*L'agneau divin qui se tient sur la montagne de Siôn*», c'est-à-dire au Christ. Mais avant le IV^e siècle, l'iconographie chrétienne utilise l'agneau, non comme une image du Sauveur, mais comme celle du fidèle sous la houlette du Bon Pasteur. D'où une autre hypothèse: pour les anciens chrétiens de Syrie, l'agneau rattaché au sol par son cordon ombilical aurait été l'image de l'homme attaché aux plaisirs de la terre et menacé par des «bêtes sauvages» emblèmes des démons de la tentation, pendant que le «bon pasteur» le protège d'une clôture. Quant à la scène où l'agneau se libère enfin de sa tige, elle représente le salut final, que le bon chrétien ne doit qu'à lui-même: enfin libéré de son attache terrestre, il affronte sereinement le Jugement, que figurent des cavaliers caparaçonnés qui sont ceux de l'Apocalypse. L'agneau partant à la recherche de l'eau et de la verte



Fig.8 : "*Planta Tartarica Boromez*», d'après Zahn.

12. Ibn al-Baytar, vol. II, pp. 386-387.

13. Laufer 1915 :119-120.

pâture rappelle le Psaume XXIII (1,2) : «*Iahvèh est mon pâtre, je ne manque de rien; au gazon des oasis, il me fait reposer; il me dirige sur les eaux du repos*». Tout ceci est fort beau, et cette «lecture» de la légende serait parfaitement acceptable. ~. si elle ne présentait le défaut de ne pouvoir s'appuyer sur le moindre texte, et si, chemin faisant, on n'avait totalement oublié la laine qui, dans ce cadre, ne bénéficie d'aucune signification.

Or le premier à parler en Europe de l'agneau de Tartarie est Odorico da Pordenone, voyageur italien du début du XIV^e siècle selon lequel, dans la région des monts Caspeos (vers la mer Caspienne), croissent des «*pompons [melons] merveilleusement grans. Quant ilz sont meurs, on les euvre et y treuve on une bestelette de char vive, qui est telle comme un petit agnelet*». Donc, il n'est alors nullement question d'une «*plante-animale* » mais d'un animal qui se forme à l'intérieur d'une plante ressemblant à un melon. Sir John Mandeville, de retour d'un voyage effectué en Asie de 1322 à 1356, affirmait semblablement qu'au royaume de Caldilhe «*croît une sorte de fruit, comme un genre de gourde, et lorsqu'ils sont mûrs on les coupe, et on trouve dedans une petite bête de chair, d'os et de sang, comme un petit agneau sans laine. Et les gens mangent à la fois le fruit et la bête; et c'est là une grande merveille*»¹⁴. En 1549, le Borametz apparaît sous une forme similaire dans les *Rerum Muscovitarum Commentarii* du baron von Heberstein : «*Aux environs de la Mer Caspienne... on trouve une curiosité merveilleuse et incroyable, à propos de laquelle Demetrius Danielovich, une personne très infor-*

mée, m'a fait le rapport suivant; son père, qui avait été envoyé par le roi des Tartares en ambassade auprès du Duc de Moscovie, remarqua, entre autres choses, une certaine graine ressemblant à celle d'un melon, mais plus ronde et plus longue, de laquelle poussait, lorsqu'on la plantait, une plante ressemblant à un agneau, atteignant une hauteur d'environ deux pieds et demi, et appelée dans la langue du pays " Borametz" ou "petit agneau ". La tête, les yeux, les oreilles et les autres parties du corps ressemblent à ceux d'un agneau nouveau-né, avec une laine extrêmement douce, fréquemment utilisée pour la confection de couvre-chefs. De plus, il m'apprit que cette plante, si on peut l'appeler plante, avait du sang, mais pas de véritable viande: à la place de celle-ci, se trouvait une substance semblable à la chair du crabe... Elle s'enracinait par le nombril situé au milieu du ventre, et dévorait l'herbe environnante, vivant aussi longtemps qu'il y en avait; mais quand il n'y en avait plus à sa portée, sa tige se desséchait, et l'agneau mourait. Son goût était si délicieux que c'était la proie favorite des loups et des fauves ».

Après son voyage effectué en «Moscovie» durant les années 1633-1639, Adam Olearius assurait quant à lui «*qu'auprès de Samara, entre le Volga et le Doa, il se trouve une sorte de melons, ou plutôt de citrouilles, faites comme un agneau, dont ce fruit représente tous les membres, tenant à la terre par la souche qui lui sert de nombril. En croissant il change de place, autant que sa souche le lui permet, & fait sécher l'herbe partout vers où il se tourne. Les Moscovites appellent cela pâtre ou*

14. «*And there growethe a maner of Fruyt, as though it weren Gowrdes: and whan thei ben ripe men kутten hem ato, and men fynden with inne a lytylle Best, in Flesche, in Bon and Blode, as though it were a lytylle Lomb with outen Wolle. And Men eten both the Frut and the Best; and that is a great Marveylle.*»



Fig.9 : Dessin de Worthington Smith, montrant la fougère *Cibotium barometz*, et les animaux taillés dans son rhizome.

brouter: & ils adjoustant, que quand il est meur la souche se seiche, & le fruit se revêt d'une peau velue, que l'on peut préparer, & employer au lieu de fourrure. Ils appellent ce fruit-là Boranetz, c'est-à-dire agneau » 15.

À la lecture de ces textes, mentionnant encore des «melons» ou, mieux, des «citrouilles » (et non pas une plante du genre polypode), il convient de se souvenir que tous ces anciens auteurs ne parlent que par ouï-dire: «*dicono che nascono poponi grandissimi...*» précise le texte original d'Oderic («on dit que poussent des melons très grands... »).

Ainsi, ce qui nous est ici rapporté n'est pas une observation de naturaliste, mais bien une tradition orale. Dès lors, l'histoire de ces melons énormes qui, lorsqu'ils sont mûrs, s'ouvrent d'eux-mêmes pour laisser apparaître un petit animal de la taille et de l'aspect d'un agneau, n'évoque-t-elle pas le conte dit des «œufs de jument»? 16. Dans cette facétie répandue de la Bretagne à l'Inde et à la Chine 17, connue de Nasr ed-Dîn Hodja et dont des versions ont été notamment recueillies en Poitou, un paysan fait croire à un bourgeois que les poulains naissent de citrouilles, et il l'abuse même au point de lui en offrir une que sa femme devra couvrir jusqu'à l'éclosion... Les voyageurs qui, pour la première fois, ont parlé d'agneaux se formant dans des melons ou des citrouilles, n'auraient-ils pas pris au premier degré une farce du même genre, un conte qu'on pourrait dire des «œufs de brebis » ?

À une époque où les naturalistes affirmaient qu'en Irlande les oies naissent des arbres, et dans la mesure où les auteurs mentionnant

le borametz ne faisaient que se copier les uns les autres en enrichissant l'histoire de détails fabuleux, il paraît finalement bien probable que, du conte de «l'agneau dans la citrouille», on soit passé peu à peu à la «citrouille-agneau» : non une fausse plante-animale donc, mais bien réellement un conte.

Les encyclopédistes chinois de la dynastie Yuan (1277-1367) considéraient comme une «merveille et subtilité de la nature» le fait que les habitants des régions de l'ouest «cultivaient» l'agneau terrestre en plantant dans le sol une de ses vertèbres cervicales, ou bien que les gens du nord de Mo (c'est-à-dire Sha-mo, le désert de Gobi) obtenaient le même résultat en plantant une corne de mouton. Rêvant à la culture et à la germination de ce mystérieux zoophyte, laissons donc le dernier mot à la poésie, en citant Erasmus Darwin (1731-1802) qui, en 1781, avait consacré dans *The Botanic Garden*, un poème au Borametz, en l'acclimatant curieusement dans les régions arctiques:

*Même au Pôle, règnent les feux de l'amour
Et les poitrines glacées en ressentent le feu*
[secret:
Bercée dans la neige, et caressée par le vent
[arctique,
*Ta douce toison brille, gentil borametz,
Tes sabots s'enracinent dans le sol
Et tu ploies autour de ta souple tige.
Tu broutes la mousse grise et le thym*
[blanchi,
*Ta langue rose lape la rosée fondante,
Tu regardes tendrement ta mère éloignée,
Et tu parais bêler, agneau végétal.*

Ce Dr. Darwin était un médecin naturaliste, physiologiste, philosophe et poète à ses heures, auteur d'un

15. A. Olearius, Relation du voyage de Moscovie, Tartarie, et de Perse, fait à l'occasion d'une ambassade envoyée au Grand Duc de Moscovie, et du Roy de Perse, depuis l'an 1633 jusques en l'an 1639; Paris, Clouzier, 1656, in-4.

16. C'est le motif J.1772.1 de Stitt Tompson : «Pumpkin thought to be an ass's egg».

17. Kappler 1980 :135-136.

18. Ma traduction.

livre intitulé *Zoonomie*. Il y exposait nettement l'hypothèse d'une transformation des espèces, et son idée était que les transformations observables dans le monde naturel étaient imputables à un «*internal desire*». On sait que le transformisme reçoit maintenant une explication d'un autre type, livrée pour la première fois par le petit-fils d'Erasmus Darwin, un certain Charles... Depuis, l'actuelle théorie de l'évolution ne saurait retenir l'idée d'un «zoo-phyte» intermédiaire entre les règnes végétal et animal, ou tenant à la fois

des deux. Mais, de nos jours encore, les habitants de Formose fabriquent de petits « agneaux » en *Cibotium barometz* (ou *Dicksonia barometz*) : ils taillent les tiges qui s'élèvent du rhizome, de façon à n'en laisser que quatre qui figureront les pattes et, après avoir retourné l'ensemble, ils lui ajoutent des yeux en graine de *Duranta repens*, afin de vendre le tout aux touristes qui visitent les temples bouddhistes des environs de Taipei.

Heureux Borametz, qui continue de pâître les gazons de l'imaginaire!

